

TRADUCTION ET COMMENTAIRE D'UN TEXTE GREC

ÉPREUVE COMMUNE : ECRIT

Sophie Gotteland – Estelle Oudot

Coefficient : 3

Durée : 6 heures

C'est le prologue du *Théétète* de Platon (142a-143c) qui a été retenu pour illustrer la thématique au programme de cette session 2019. À l'instar de bien des dialogues de Platon, cette œuvre commence par un échange rapide entre deux amis, Euclide de Mégare et Terpsion, qui se rencontrent au hasard de leurs déambulations et qui profitent de l'occasion pour échanger les dernières nouvelles. Euclide de Mégare vient de quitter le célèbre mathématicien Théétète, gravement blessé à la guerre. Son état de santé alarmant amène les deux amis à évoquer ce grand homme et à rappeler l'admiration que lui portait Socrate. Le philosophe avait eu, en effet, l'occasion de discuter avec le jeune Théétète autrefois, et avait rapporté la teneur de leurs entretiens à Euclide. Ce dernier a couché par écrit ces propos, et il accepte maintenant d'en faire lecture à son ami Terpsion. Le passage est ainsi construit sur un jeu savant d'emboîtements, chaque entretien faisant revivre le souvenir d'un entretien précédent et soulignant combien il est tout à la fois important et difficile de garder en mémoire fidèlement les événements passés. Progressivement se mettent ainsi en place les conditions d'un échange philosophique qui ne s'engagera qu'après notre passage.

Rappelons tout d'abord la définition de l'exercice telle qu'elle est précisée dans le Journal Officiel :

Épreuve de langue et culture ancienne [...] : Traduction et commentaire (durée six heures), liés à la thématique du programme, d'un texte latin ou grec d'une page environ, accompagné d'une traduction partielle en français. L'épreuve comprend une version portant sur la partie du texte non traduite et un commentaire.

133 candidats étaient inscrits cette année à l'épreuve ; 128 ont effectivement composé. Ce nombre correspond globalement à ceux des deux années précédentes (133 pour 2018 ; 132 pour 2017). La moyenne de l'épreuve, qui s'établit à 9,5, est satisfaisante, en légère baisse toutefois par rapport à 2018 (9,70), mais supérieure à celle de 2017 (9,35).

Nous avons eu le plaisir de distinguer quatre excellentes copies, notées entre 19 et 19,5, et d'échelonner ensuite un nombre important de copies entre 12 et 18. Si nous n'avons pas eu de copies blanches à cette session, il reste malgré tout un certain nombre de devoirs notés en dessous de 5/20. Outre les erreurs de traduction, nombreuses dans certaines copies, le commentaire a parfois contribué à ces résultats : certains candidats ont voulu plaquer sur le texte des connaissances philosophiques parfois inadéquates, et ils ont échoué à aborder ce prologue de Platon dans sa dimension proprement littéraire. Il reste que de nombreux étudiants

ont su exploiter dans ce dialogue la richesse de la thématique au programme et qu'ils ont proposé des développements montrant la finesse de leur lecture et de leurs analyses.

Les résultats de cette année sont d'ailleurs très encourageants. Parmi les candidats ayant composé en version-commentaire, on compte 16 admissibles (contre 12 l'an passé), et 9 admis (contre 3 l'an passé). L'épreuve est double, et les deux exercices, version et commentaire, doivent faire l'objet de la même attention car ils se complètent et ne peuvent être traités indépendamment l'un de l'autre. On ne peut commenter un texte de manière pertinente sans avoir auparavant traduit avec précision la partie donnée en version. Mais cette version, en retour, s'inscrit dans un ensemble dont la cohérence globale doit guider la traduction. Outre des qualités d'analyse littéraire, il est donc indispensable que les candidats fassent preuve de compétences solides en langue grecque.

I. Traduction

La version, d'une longueur de 127 mots, comprenait quatre répliques, placées au cœur du passage. Il fallait donc prendre en compte, aux deux extrémités de l'extrait, la phrase qui précédait et celle qui enchaînait directement avec notre texte. Il fallait en outre garder en tête le style particulier du dialogue, qui fait alterner rapidement les répliques, qui omet souvent, de ce fait, les particules de liaison mais qui multiplie les particules de ton, souvent délicates à rendre, et qui, enfin, sous-entend fréquemment les mots qui sont en facteur commun (c'est le cas, dans la première phrase de la version, du mot ἄνδρα, déjà donné dans la réplique de Terpsion qui précède et n'était pas à traduire). D'un point de vue lexical, la version ne présentait pas de grandes difficultés. Il s'agissait d'un échange informel, écrit dans une langue très classique. L'analyse verbale, en revanche, demandait plus d'attention. Il fallait être sensible au jeu entre les différents modes et tout particulièrement aux emplois de l'optatif. De manière générale, nous avons remarqué un grand flottement dans l'analyse des formes verbales (confusion entre voix moyenne et voix passive ; erreurs d'analyse des désinences personnelles). La difficulté du texte résidait aussi dans le jeu des pronoms et dans l'identification précise des personnes évoquées au fil de la discussion. Pourtant la lecture précise du titre et du « chapeau » permettait de comprendre les relations entre les différents personnages au fil du temps, telles qu'Euclide les rapporte à Terpsion.

- Καλόν τε καὶ ἀγαθόν, ὦ Τερψίων, ἐπεὶ τοι καὶ νῦν ἤκουόν τινων μάλα ἐγκωμιαζόντων αὐτὸν περὶ τὴν μάχην.
Oui, un homme accompli, Terpsion, car juste à l'instant, précisément, j'entendais des gens faire un éloge vibrant de son comportement durant la bataille.

Terpsion vient, dans une exclamation, de marquer son admiration pour Théétète. Euclide enchérit en usant de l'expression traditionnelle pour qualifier l'homme accompli, un individu exceptionnel : καλὸς καὶ ἀγαθός. Les deux adjectifs sont ici à l'accusatif masculin, car ils complètent le nom ἄνδρα sous-entendu. Il fallait éviter une traduction littérale par « beau et bon » qui reste maladroite et ne rend pas compte de l'idéal grec ainsi exprimé.

La phrase se poursuit par une proposition subordonnée introduite par la conjonction ἐπεὶ, qui a entraîné bien des erreurs, notamment parce qu'on retrouve le terme, sous un sens différent, dans la seconde réplique d'Euclide. Il s'agit dans ce premier emploi d'une conjonction qui marque la cause (*parce que, puisque*). Elle est accompagnée par la particule intensive τοι. Καί est adverbial et porte ici sur l'adverbe de temps νῦν, *juste à l'instant*.

Le verbe ἀκούω, dans cette subordonnée, est construit, comme tout verbe de perception, avec une proposition participiale (ici au génitif, comme il est usuel avec ce verbe-là). Le sujet est τινῶν et le verbe ἐγκωμιαζόντων, précisé par l'adverbe μάλα et complété par un c.o.d.

- ΤΕΡ. Καὶ οὐδέν γ' ἄτοπον, ἀλλὰ πολὺ θαυμαστότερον εἰ μὴ τοιοῦτος ἦν. Ἀτὰρ πῶς οὐκ αὐτοῦ Μεγαροῖ κατέλυν ;
- ΤΕΡΨΙΩΝ *Il n'y a là vraiment rien d'étrange. Ce serait beaucoup plus étonnant s'il n'avait pas manifesté de telles qualités. Mais comment se fait-il qu'il n'ait pas fait étape ici, à Mégare ?*

Le verbe ἐστί est sous-entendu dans la première proposition (οὐδέν γ' ἄτοπόν ἐστί), comme cela se produit souvent dans un échange rapide. Théétète ne peut être le sujet de l'adjectif neutre ἄτοπον, comme certains l'ont cru en analysant un peu trop vite cette phrase, pas plus que de l'adjectif neutre au comparatif (et non au superlatif, comme nous l'avons trouvé) θαυμαστότερον, dans lequel il fallait reconnaître une expression impersonnelle courante en grec : θαυμαστόν ἐστί. Une nouvelle fois, le verbe ἐστί n'est pas exprimé. Cette proposition principale est complétée par une subordonnée conditionnelle (comme le prouve la négation μὴ) dont le verbe ἦν, à l'imparfait, pouvait exprimer soit un irréel présent, soit un irréel du passé.

La fin de la réplique de Terpsion présente une difficulté. Αὐτοῦ est l'adverbe de lieu (*ici*) et non le pronom de rappel exprimant la possession. Μεγαροῖ, du reste, est là pour préciser ce lieu (*à Mégare*). Il ne s'agit pas, comme certains l'ont cru, d'un nominatif pluriel (« les Mégariens » se dit en grec οἱ Μεγαρεῖς). Une lecture trop rapide a pu faire penser que le dialogue se déroulait à Athènes, comme il est fréquent chez Platon. Mais le texte ne laisse aucune ambiguïté : la rencontre a bien lieu à Mégare.

- Ἠπείγετο οἴκαδε · ἐπεὶ ἔγωγ' ἐδεόμην καὶ συνεβούλευον, ἀλλ' οὐκ ἤθελεν.
- Il se hâtait de rentrer chez lui. Et pourtant, moi, je lui demandais de rester, je le lui conseillais ; mais non, il ne voulait pas !*

Les candidats ont parfois traduit maladroitement οἴκαδε par « à la maison ». Il vaut mieux user d'une autre expression. La difficulté, dans le passage, vient surtout du nouvel emploi du terme ἐπεὶ, ici en début de proposition. Il s'agit ici d'une simple conjonction de coordination qui prend un sens restrictif (*et cependant*), bien attesté dans le dictionnaire. La syntaxe de la phrase est simple, opposant clairement deux verbes à la première personne du singulier (ἐδεόμην καὶ συνεβούλευον) à la réaction de Théétète (οὐκ ἤθελεν). Ici comme à d'autres endroits du texte, nous avons regretté les confusions entre les différentes personnes des verbes (- ὄμην/-ομεν ; -εν/-ον). Rappelons que le verbe δέω peut être employé à la voix active (souvent sous la forme de l'impersonnel δεῖ, *il faut*) et à la voix moyenne. Dans ce dernier cas, il prend deux sens différents selon le contexte : il peut signifier *avoir besoin* (τινος, *de quelque chose*) ou *demandeur* (τί τινος, *quelque chose à quelqu'un*). Le deuxième sens s'impose logiquement

ici, puisque ce premier verbe est associé à συμβουλεύω (*conseiller*). Par cette formule un peu redondante, Euclide cherche à traduire les efforts qu'il a déployés pour convaincre le blessé de se faire soigner au plus tôt, et fait usage d'arguments relevant des sentiments (ἔδεόμην) autant que de la raison (συνεβούλευον).

- Καὶ δῆτα προπέμψας αὐτόν, ἀπιὼν πάλιν ἀνεμνήσθην καὶ ἐθαύμασα Σωκράτους ὡς μαντικῶς ἄλλα τε δὴ εἶπε καὶ περὶ τούτου.

Et ainsi alors que je revenais sur mes pas après l'avoir accompagné, je me souvins avec étonnement combien Socrate avait montré de sens divinatoire dans ses propos, notamment au sujet de cet homme.

Le passage est délicat, et il nécessite une analyse précise du texte, ainsi que la connaissance de quelques usages particuliers de la langue grecque. Mais la première difficulté, pour certains candidats, a résidé dans l'analyse des formes verbales. On trouve, en effet, dans le début de la phrase deux participes au nominatif masculin singulier, apposés l'un et l'autre aux verbes ἀνεμνήσθην et ἐθαύμασα. L'un, προπέμψας, est à l'aoriste (du verbe προπέμπω, *ayant accompagné*), l'autre, ἀπιὼν, au présent (du verbe ἄπειμι ; accompagné de πάλιν, il signifie ici *revenant*). Cette dernière forme, notamment, a été souvent malmenée, plusieurs candidats la faisant même venir du substantif τὸ ἀπίον, οὐ (*la poire*) ! Parmi les verbes en -μι, souvent redoutés des étudiants de grec, le verbe εἶμι (*aller*), qui entre dans de nombreux composés, ne peut être ignoré, notamment pour ses formes de participe et d'infinitif, qui complètent la conjugaison de ἔρχομαι.

Les deux participes n'étant pas coordonnés, ils ne sont donc pas sur le même plan syntaxique. Le premier (προπέμψας) marque l'antériorité par rapport aux deux verbes principaux, tandis que le second (ἀπιὼν) précise les circonstances dans lesquelles prend place le souvenir ; c'est une modalité de ces deux verbe ἀνεμνήσθην et ἐθαύμασα.

Les verbes principaux (dans lesquels nous avons choisi de voir un hendiadyn) sont suivis d'une proposition exclamative indirecte introduite par l'adverbe exclamatif ὡς, qui porte lui-même sur μαντικῶς (*avec quelle force divinatoire*). Il reste ensuite à voir la prolepse, qui fait du sujet de cette proposition subordonnée, Σωκράτης, le complément d'objet des deux verbes ἀνεμνήσθην καὶ ἐθαύμασα. À connaître enfin l'hellénisme τά τε ἄλλα... καί... (*entre autres choses... notamment*), qui permet de mettre en relief un groupe sur lequel on veut insister. Le pronom démonstratif τούτου renvoie à Théétète.

- Δοκεῖ γάρ μοι ὀλίγον πρὸ τοῦ θανάτου ἐντυχεῖν αὐτῷ μειρακίῳ ὄντι, καὶ συγγενόμενός τε καὶ διαλεχθεὶς πάνυ ἀγασθῆναι αὐτοῦ τὴν φύσιν.

Il me semble, en effet, qu'il l'avait rencontré peu avant sa mort, alors que Théétète était jeune homme, et qu'à le fréquenter et à discuter avec lui, il avait été séduit par son caractère.

La construction de δοκεῖ a entraîné de nombreuses erreurs. Il ne s'agit pas ici de l'impersonnel, mais le verbe a comme sujet sous-entendu Socrate (*[Socrate] me semblait*). Il est suivi, comme il est habituel, d'un datif (μοι) et d'un infinitif (ἐντυχεῖν). Les aoristes de ces infinitifs ont ici une valeur temporelle, et il fallait penser à marquer l'antériorité. Le premier infinitif, ἐντυχεῖν, est complété d'un pronom de rappel, αὐτῷ, suivi d'un participe apposé à valeur temporelle (μειρακίῳ ὄντι) ; le second, ἀγασθῆναι, est accompagné de deux participes,

συγγενόμενός τε καὶ διαλεχθείς, qui sont au nominatif puisqu'ils se rapportent au même sujet que le verbe de la principale, δοκεῖ. À la différence du cas précédent, le pronom αὐτοῦ marque la possession, puisqu'il complète le c.o.d. τὴν φύσιν.

Les analyses de formes, parfois trop rapides, ont entraîné beaucoup d'erreurs : le participe aoriste διαλεχθείς n'est pas un passif, mais la forme habituelle que prend l'aoriste du verbe moyen διαλέγομαι (*discuter, dialoguer*, aoriste διελέχθην). On le retrouve d'ailleurs dans la phrase suivante, conjugué à l'indicatif (διελέχθη). Ὀλίγον, que beaucoup ont pris pour ὀλίγοι (n'hésitant pas à construire ensuite l'infinitif ἐντυχεῖν avec ce nominatif...), est ici un adverbe courant qui modifie le complément de temps (πρὸ τοῦ θανάτου). Il permet de préciser plus encore la période à laquelle Euclide fait référence. Le participe συγγενόμενος, pour sa part, n'évoque pas de quelconques liens familiaux, comme certains ont pu le penser. Il faut le décomposer et donner tout son poids au préfixe συν-. C'est pour avoir *fréquenté* Théétète, pour s'être trouvé avec lui, que Socrate a pu prendre la mesure du jeune homme.

C'est dans des phrases plus complexes comme celle-ci ou la suivante qu'on mesure l'importance qu'il y a à ne pas bouleverser totalement l'ordre des mots quand on construit une phrase en grec, notamment en prose. Ainsi, il paraît peu probable dans notre cas que le groupe participial αὐτῷ μειρακίῳ ὄντι puisse être rattaché au pronom μοι quand, à proximité, se trouve un verbe qui se construit avec le datif.

- Καί μοι ἐλθόντι Ἀθήναζε τοὺς τε λόγους οὓς διελέχθη αὐτῷ διηγήσατο καὶ μάλα ἀξίους ἀκοῆς,...

Et comme j'étais venu à Athènes, il me raconta les entretiens qu'il avait eus avec lui et qui valaient la peine d'être entendus, [...]

Dans cette phrase également, les formes verbales ont souvent été mal analysées. Le pronom au datif μοι est complété par le participe bien connu du verbe ἔρχομαι à l'aoriste, ἐλθόντι. Il fallait donc chercher le verbe qui exige un complément au datif ainsi qu'un complément d'objet (τοὺς λόγους). Or ce ne pouvait être διελέχθη – ce verbe est celui de la relative introduite par le pronom relatif à l'accusatif οὓς –. Il fallait donc aller chercher le verbe διηγήσατο (aoriste de διηγέομαι-οὔμαι). De ce fait, cela entraînait automatiquement le rattachement de αὐτῷ à la relative. Dans de tels passages, l'analyse doit procéder pas à pas pour rendre compte de tous les éléments, mais dans sa logique, elle est accessible à un candidat, pour peu qu'il avance prudemment dans le texte, en gardant son sang-froid.

Le complément d'objet τοὺς λόγους est complété par deux groupes, étroitement reliés par la coordination τε... καί... : la proposition relative οὓς διελέχθη αὐτῷ et l'adjectif ἀξίους. La confusion du génitif ἀκοῆς (génitif singulier du substantif ἡ ἀκοή, complément d'ἀξίους) avec une forme verbale a entraîné dans certaines copies de graves erreurs de construction.

- ... εἶπε τε ὅτι πᾶσα ἀνάγκη εἶη τοῦτον ἐλλόγιμον γενέσθαι, εἴπερ εἰς ἡλικίαν ἔλθοι.
Et il affirma qu'inévitablement cet homme ferait parler de lui, si du moins il arrivait à l'âge adulte.

Cette deuxième séquence dans la phrase est construite autour du verbe εἶπε, suivi d'une proposition complétive introduite par ὅτι qui rapporte les propos de Socrate. Comme toujours dans le style indirect introduit par un verbe au passé, le verbe de la complétive (et des

subordonnées qui en dépendent) peut être à l'optatif oblique, au temps correspondant à celui qui serait utilisé dans le discours direct. Ici, Socrate prédit l'avenir de Théétète devant Euclide de Mégare, et le présent de l'optatif εἴη traduit le constat qu'il fait, au moment de l'entretien avec Euclide, des capacités de Théétète (littéralement : *Il y a toute nécessité...*). L'expression habituelle, ἀνάγκη ἐστί, est ici augmentée d'un adjectif, πᾶσα, destiné à souligner la force que Socrate met dans sa prédiction. Dans la proposition conditionnelle qui dépend de cette complétive, l'optatif oblique ἔλθοι vient remplacer un subjonctif éventuel accompagné de ἄν. La particule ἄν disparaît avec l'emploi de l'optatif oblique.

Le pronom démonstratif τοῦτον, pris à tort par certains candidats pour le neutre τοῦτο, représente ici Théétète jeune et c'est le sujet d'une infinitive dépendant de πᾶσα ἀνάγκη εἴη. L'attribut de ce sujet, ἐλλόγιμον, a souvent été mal compris. Il désigne quelqu'un *dont on parle, dont on tient compte, dont on fait grand cas*. On peut accepter ici une traduction par *célèbre*.

- Καὶ ἀληθῆ γε, ὡς ἔοικεν, εἶπεν.
Et il disait vrai, apparemment !

La ponctuation aurait dû permettre d'éviter l'erreur de construction que nous avons trouvée trop souvent dans les copies : ὡς ἔοικεν doit être compris comme une incise. Cette expression est très fréquente en prose attique. La phrase est gouvernée par le verbe εἶπεν, qui a pour COD l'adjectif ἀληθῆ, ccusatif pluriel neutre (littéralement : *des choses justes*).

- Ἀτὰρ τίνας ἦσαν οἱ λόγοι ; Ἔχεις ἄν διηγῆσασθαι ;
Mais quels étaient ces entretiens ? Pourrais-tu les rapporter ?

Les deux dernières phrases consistent en deux très brèves questions. La première est introduite par l'adjectif interrogatif, comme l'indique clairement l'accent sur τίνας. La seconde est construite directement, sans mot interrogatif. L'optatif accompagné de ἄν correspond à un potentiel exprimant une demande polie, qu'il faut rendre dans la traduction, sans oublier le sens particulier que prend le verbe ἔχω suivi de l'infinitif (*pouvoir*). Le verbe διηγῆσασθαι sur lequel s'achève cette version fait écho au verbe διηγῆσατο rencontré plus haut. Il devait attirer l'attention des candidats et contribuer à nourrir le commentaire à venir, comme la reprise du terme λόγοι dans la question précédente : Euclide s'apprête à transmettre les propos que Socrate autrefois lui a lui-même transmis. C'est toute la question de la transmission du souvenir qui est au cœur du texte. Nous avons valorisé les candidats qui, sensibles à ces reprises de terme, ont tenté de les faire sentir dans leur traduction. Tout autant qu'aux erreurs de construction ou d'analyse, nous avons été attentives aux efforts de précision et d'élégance que manifestaient plusieurs copies.

II. Commentaire

Qualité de l'expression écrite

L'épreuve de « traduction et commentaire d'un texte grec » est aussi une épreuve de français dans laquelle la qualité de l'expression écrite du candidat est prise en compte. Fautes d'orthographe et de syntaxe, écarts de langage, anglicismes et néologismes, tours jargonneux...

autant d'impropriétés qui jouent en défaveur du candidat dans l'appréciation globale de la copie. On se contentera ici de donner quelques exemples de ces fautes, en signalant d'emblée que l'accord des participes passés et la ponctuation dans son ensemble nous ont semblé cette année particulièrement malmenés.

Nous avons relevé des fautes d'orthographe récurrentes sur des mots pourtant usuels : *entretien* ne prend pas de « t » à la fin ; *caractérisation* s'écrit sans « h » (la faute vient sans doute d'une confusion avec l'anglais *characterization*) ; *platonicien* ne prend qu'un « n » ; le nom *entraîn* s'écrit en un seul mot, à la différence de l'expression [*être*] *en train* [*de*]. Nous signalerons par ailleurs que *dysenterie*, qui vient du grec *δυσεντερία*, prend un « e » entre le « t » et le « r » (ce terme est un composé du nom *τὸ ἔντερον*, *le ventre, l'intestin*). D'autres termes issus du grec ont posé problème aux candidats : *hypotypose* (avec deux « y », qui découlent des « υ » de *ὑπό* et de *τύπωσις*), *dichotomie* (avec un « ch » qui vient du *χ* de *δίχα*). Le genre de plusieurs mots a entraîné également de nombreuses erreurs : *éloge* est masculin, tout comme *extrait*. Quant à l'expression *in medias res*, visiblement affectée par les candidats cette année, elle vient du latin. En conséquence, le mot *res* ne saurait prendre d'accent, et l'adjectif doit être accordé (à l'accusatif féminin pluriel) avec le mot *res* auquel il se rapporte. Nous avons enfin relevé de nombreuses confusions entre paronymes (emploi de *reportait* à la place de *rapportait* ; de *perpétrer* à la place de *perpétuer*, et de *consignation* pour *conciliation*).

Quelques fautes de syntaxe, année après année, reviennent dans les copies. On rappellera donc, une nouvelle fois, qu'il faut dire *s'il* en pratiquant l'élimination du *si*, que **malgré que* est incorrect et doit être remplacé par *bien que* ; que ce même *bien que* est suivi du subjonctif, alors qu'on emploie l'indicatif à la suite d'*après que*. Plusieurs constructions verbales sont fautives : on ne dit pas **contrecarrer au* ; **être en dialogue* ; **pallier à* ; **être succédé par*. Il faut redire, enfin, que **l'interrogative indirecte suit une syntaxe particulière** (*Comment le texte est-il construit ?* devient *Nous nous interrogerons sur la façon dont le texte est construit*).

Il convient d'être attentif à la graphie des noms propres, surtout quand ils ne sont pas familiers. Rappelons, une nouvelle fois, que *l'Iliade* comme le nom d'Eschyle prennent un seul « l ». Si le nom de Socrate est bien connu, il en allait différemment pour celui de Terpsion (souvent transformé en Terspion ou Trespion) ou celui de Théétète (rebaptisé trop fréquemment Théète). Euclide, quant à lui, est devenu à plusieurs reprises Eucline, et même, plus curieusement, Euripide. La cité de Mégare, moins connue qu'Athènes, à l'évidence, a connu des fortunes diverses, mentionnée comme **Mégar*, **Mégarée*, voire **Mégarde*. Pourtant ces noms apparaissaient dans la partie traduite du texte. Le respect de l'orthographe des noms propres qui figurent dans le texte manifeste déjà, de la part du candidat, l'attention qu'il porte au texte et son engagement dans l'épreuve.

Les citations doivent être mises entre guillemets et données en entier (on ne saurait se satisfaire de quelques mots suivis d'un « etc. » bien cavalier). Les noms d'œuvres doivent être soulignés et précédés de l'article (on dit « le » *Théétète* de Platon, « les » *Histoires* d'Hérodote). Il faut également respecter le niveau de langue attendu dans une dissertation et bannir toute expression familière ou vulgaire, même citée entre guillemets, en se conformant au registre de l'exercice écrit : on évitera donc, par exemple, d'employer l'expression « quelque part » à la place de « dans une certaine mesure » ; « en tant que c'est » au lieu de « parce que ». On évitera

tout autant de multiplier les formules obscures et, au motif que le texte proposé cette année était de Platon, de créer des concepts fantaisistes qui sont autant de néologismes (« l'entièreté », « l'absoluité ») ou encore d'employer des formules qui, aspirant à la γνώμη, apparaissent surtout comme des truismes vides de sens (« Celui qui sait se souvient mais celui qui se souvient ne sait pas forcément »).

Méthode du commentaire

Nous rappellerons ici quelques-uns des conseils donnés dans les « Repères pour la nouvelle épreuve Ulm ». Si certains textes peuvent se prêter à un commentaire linéaire, le commentaire composé reste la forme la plus appropriée. En tout état de cause, le candidat ne doit pas hésiter tout au long de son devoir entre commentaire linéaire et commentaire composé, mais opter clairement pour l'une ou l'autre méthode. Le commentaire composé n'est pas un commentaire linéaire déguisé, comme certaines copies ont cherché à le faire croire en maquillant leur paraphrase du texte sous des titres plus généraux.

L'introduction indique brièvement la nature et le contenu du texte, sans s'attarder sur l'auteur ni multiplier les remarques générales sur son œuvre. Il s'agit ensuite de dégager le mouvement du texte, avant de proposer une problématique qui servira de fil directeur tout au long du développement et qui, autant que possible, doit montrer explicitement les liens qu'elle entretient avec la thématique au programme. L'analyse du titre proposé peut aider à cerner l'enjeu principal du texte, et c'est donc un élément qu'il convient de ne pas négliger.

Il est temps ensuite de dégager clairement deux ou trois axes de lecture autour desquels structurer son commentaire. Ces axes de lecture, soigneusement choisis, permettront de rendre compte des idées principales du texte (qui ne se limitent pas forcément à la thématique au programme) et des qualités littéraires mises en œuvre pour les exposer.

La conclusion peut éventuellement se prêter à un élargissement du sujet, mais elle doit avant tout clore la réflexion en offrant une synthèse des résultats auxquels le développement a permis d'aboutir et en apportant une réponse au problème posé en introduction. L'expression doit être ferme et ramassée si elle veut être convaincante.

Le commentaire proprement dit doit éviter la paraphrase : trop de candidats se contentent de décrire ou de raconter le texte, sans distance critique et sans effort d'analyse. Il faut par ailleurs nourrir l'étude d'un examen attentif du lexique, des figures de style, des échos verbaux et, plus largement, de l'ensemble des procédés littéraires mis en œuvre par l'auteur. À l'inverse, il ne sert à rien de faire de tels relevés s'ils n'éclairent pas l'analyse d'un passage.

Ajoutons pour clore ce chapitre que le commentaire doit porter sur le texte même, et ne pas s'égarer dans des développements hors-sujet. La qualité d'une copie ne se mesure pas au nombre de pages, mais à la précision de la lecture du texte et à la pertinence des références extérieures au texte. La culture, les connaissances littéraires et historiques des candidats doivent être mobilisées uniquement pour éclairer le texte, non pour se substituer à son analyse.

Citer et commenter le grec

Répetons-le à la suite des correcteurs précédents : le jury attend du candidat qu'il cite l'original, accompagné d'une traduction française personnelle, et qu'il distingue bien les deux langues dans la construction grammaticale de la phrase. L'orthographe du grec ne doit pas être malmenée (accents, esprits et iotas souscrits doivent être soigneusement notés) ; si tel substantif

est extrait de son contexte et donné au nominatif, il doit être correctement restitué (on ne peut, par exemple, évoquer *la στόματος, comme nous l'avons trouvé). Le commentaire révèle parfois des ignorances que la version avait réussi à masquer (le jury a eu ainsi la surprise de lire qu'ἔλθοι était un subjonctif, ἐπεὶ une forme de λέγω et qu'εἶπον venait du verbe ἔπω).

La citation grecque doit être délimitée avec pertinence, et située précisément dans la suite du développement : certains candidats l'amputent parfois d'un mot-clef, révélant qu'ils n'ont su repérer dans le texte grec les mots correspondant à la traduction française sur laquelle ils se sont appuyés. Ainsi, très souvent, les participes substantivés perdent leur article ; les enclitiques disparaissent bien qu'un accent subsiste sur le mot précédent, ou, au contraire, ouvrent une citation, séparés du mot qui les précède ; les verbes perdent leurs compléments, les sujets leurs verbes. La citation, en outre, doit servir à nourrir le commentaire. Le jury ne saurait se contenter d'un relevé de particules intensives sans qu'en soit tirée la moindre remarque. De même, il ne fallait pas s'arrêter au seul relevé des adverbes de temps mais en profiter pour insister, au contraire, sur la forte présence, dans le début du texte, de différents indices introduisant les notions d'urgence et d'oubli, contre lesquelles les acteurs du dialogue vont tenter de lutter, à la fois par la parole et par l'écrit.

Comme certains candidats l'ont bien relevé, ce dialogue jouait sur les reprises de termes, les échos verbaux notamment, qui se prêtaient tout particulièrement au commentaire. Le verbe διηγοῦμαι, utilisé à la ligne 19, revenait par deux fois à la ligne 33, et le nom de la même famille διήγησις apparaissait en outre à la ligne 35. Il en allait de même pour le verbe διαλέγομαι (lignes 19, 20, 33 – deux occurrences – et 36), complété par la reprise de λόγοι (lignes 19, 22, 25, 34). L'idée s'impose ainsi d'une transmission fidèle du souvenir, d'une respectueuse attention au récit des échanges passés. Socrate a rapporté à Euclide le souvenir d'entretiens passés entre Théétète et lui, et Euclide, à son tour, répète le récit et permet ainsi que le souvenir en soit perpétué. Le rapport ambigu qui s'instaure entre διαλέγομαι et διηγήσατο (rapprochés à la ligne 20, mais distingués soigneusement à la ligne 33) souligne par ailleurs les efforts opérés par Euclide afin de trouver le *medium* le mieux adapté et le plus fidèle à un compte-rendu précis du passé. On donnera comme dernier exemple de ces répétitions signifiantes la reprise du verbe ἀναπαύομαι, employé trois fois entre les lignes 28 et 30. Ainsi est mise en relief la nécessité de la pause et du temps long, de ce temps de « loisir » qui seul permet le dialogue et la restitution fidèle du temps passé. Au début de notre extrait, les deux amis Euclide et Terpsion ont eu du mal à se retrouver, et la brièveté des répliques reflète l'urgence d'une situation de crise, marquée par une mort imminente. Ils choisissent désormais de s'attarder et de prendre le temps pour transmettre en la réactivant dans toute sa richesse et sa complexité, la présence de deux grands personnages de la vie intellectuelle athénienne. La syntaxe même du texte s'en ressent, qui ne se contente plus de détails factuels et de répliques brèves, mais développe et explicite la pensée des deux interlocuteurs.

Il pouvait être judicieux, enfin, de s'intéresser aux enchaînements des répliques dans ce dialogue. Aux lignes 6 et 7, la réponse d'Euclide (ζῶντι καὶ μάλα μόλις) à la question angoissée de Terpsion concernant Théétète (ζῶντι ἢ τετελευτηκότι) souligne l'urgence de la situation et la nécessité de préserver le souvenir du grand homme qui va bientôt disparaître. De même, quelques lignes plus loin, l'exclamatif οἶον (οἶον ἄνδρα), lancé par Terpsion, ouvre l'éloge de Théétète et incite son interlocuteur à renchérir (καλόν τε καὶ ἀγαθόν) et à développer plus longuement cet ἐγκώμιον consacré au mathématicien. Le relevé des termes propres à l'éloge

dans tout ce passage (lignes 12 à 22) permet en outre de montrer que cette parole laudative est largement partagée par tous les habitants de la cité, qu'elle émane des simples citoyens ou du « maître » Socrate. Ainsi, l'éloge de Théétète est démultiplié et inverse le schéma traditionnel qui place habituellement Socrate au centre de l'admiration de tous. Dans cette perspective, on peut également noter que le passage use d'un vocabulaire habituellement réservé à Socrate (par exemple les adjectifs θαυμαστός et ἄτοπος). C'est ainsi, déjà, une façon de souligner le caractère exceptionnel de Théétète, d'autant plus qu'il est encore jeune lorsque Socrate fait sa connaissance. Mais en parallèle, ce rappel par Euclide de l'éloge que Socrate a fait autrefois de Théétète est aussi une façon de rendre hommage à la clairvoyance prophétique de Socrate (ὡς μαντικῶς) et à son intelligence des hommes, puisqu'il a su prédire d'emblée le destin de Théétète. La pertinence de l'éloge en devenir que Socrate fait du jeune mathématicien (πᾶσα ἀνάγκη εἶη τοῦτον ἐλλόγιμον γενέσθαι) a été confirmée d'emblée, dès les premières lignes du texte, par le courage dont Théétète vient de faire preuve dans la bataille. La prophétie s'est déjà actualisée. Et l'emploi du verbe ἐντυχεῖν (ligne 18), que l'on retrouve sous la forme ἐνέτυχον (ligne 5), incite à lire ces deux scènes en parallèle.

Culture générale et emploi des connaissances liées au thème : quelques clefs

L'extrait proposé ouvre le dialogue du *Théétète*, et il n'était donc pas besoin, pour le commenter, de connaître l'œuvre dans son intégralité. Il n'était pas nécessaire non plus d'être philosophe pour apprécier la richesse littéraire d'un texte qui, par une construction savante du récit, par un jeu d'échos, de multiples analepses et des scènes en miroir, met en lumière la fragilité de la mémoire humaine et la difficulté d'une transmission fidèle du souvenir. C'était bien un commentaire littéraire que nous attendions sur ce dialogue qui met le temps au cœur de sa réflexion et qui s'interroge sur le moyen de transmettre le plus fidèlement la mémoire des grands hommes. Le risque était bien plutôt de chercher à plaquer des connaissances générales sur Platon et sur la méthode de Socrate. Ainsi il n'était pas pertinent de faire un long développement sur la maïeutique socratique. En effet, dans ce prologue, il n'est nullement fait allusion à la façon dont Socrate s'est entretenu avec Théétète ; il ne semble pas avoir « accouché l'esprit » de Théétète, il marque simplement son admiration face au caractère du jeune homme. Par ailleurs, Socrate est celui qui *est interrogé* par Euclide.

Les deux moments d'entretien au centre du texte (rencontre entre Euclide et Théétète, et dans un temps passé, rencontre entre Socrate et Théétète) sont tous deux marqués par l'imminence de la mort : c'est peu avant sa mort que Socrate a rencontré Théétète, et Euclide devait sans tarder recueillir le témoignage de Socrate sur la teneur de leur entretien ; de même, lorsque Euclide le rencontre par hasard, Théétète va probablement bientôt mourir (à ses blessures s'ajoute la maladie). Le sentiment de la proximité de la mort de Théétète ramène Euclide dans le temps passé, à la proximité de la mort de Socrate. En filigrane se dessine la question du moyen le plus pertinent pour garder le souvenir de ces personnages exceptionnels.

Cette dimension a dans l'ensemble été bien perçue par les candidats, qui ont analysé la structure du texte et mis en relief la manière dont, partant du présent, le dialogue entre Euclide et Terpsion remonte le cours du temps, pour revenir au moment présent. Ce prologue met en scène, en effet, quatre rencontres, et l'on pouvait repérer quatre strates temporelles : le présent

(Euclide rencontre Terpsion), un passé récent (Euclide vient de rencontrer Théétète), un passé plus ancien (Euclide s'est entretenu avec Socrate), un passé plus ancien encore (Socrate s'est entretenu avec Théétète). Toutefois, ces séquences temporelles ne forment pas une chaîne continue : présent et passé récent (Euclide-Terpsion, objet Théétète) forment une première séquence ; le retour d'Euclide d'Erinos à Athènes est l'instant de la remontée du souvenir, qui ouvre sur la seconde séquence temporelle, associant passé ancien et passé plus ancien (Euclide-Socrate-Théétète). Au cœur de l'entretien, il y a Théétète et au centre du dispositif dialogique, il y a Euclide. Quant à Socrate, il est tout à la fois central (tout dépend, en effet, de son propos), et relégué dans la strate temporelle la plus éloignée, marginalisé dans le dialogue lui-même (ses propos sont rapportés). Il y a là une mise en abyme plus complexe que celles qui sont familières à d'autres dialogues socratiques, et cette organisation aboutit à donner à Euclide la fonction centrale d'un passeur de mémoire.

Plus encore qu'un temps linéaire, ce sont différentes temporalités que le texte expose. Il y a ainsi le temps de l'attente (attente d'Euclide par Terpsion, attente de la mort par Théétète, attente par Terpsion de la lecture du texte d'Euclide), le temps de l'urgence (urgence de Théétète, pressé de rentrer chez lui, urgence d'Euclide, qui a tenté autrefois de mettre au plus vite par écrit les souvenirs de ses discussions avec Socrate), le temps de la répétition (mise par écrit des souvenirs d'Euclide, grâce à plusieurs entretiens successifs avec Socrate) et enfin le temps du loisir, de la *σχόλη* qui est celle de Terpsion et d'Euclide, au début (Terpsion est sur l'agora, Euclide est descendu vers le port) comme à la fin de l'extrait, cette *σχόλη* qui, seule, offre le temps de la discussion, permet de restituer dans toutes ses dimensions l'expérience passée et la richesse des souvenirs.

Ce sont bien ces modes d'appréhension du temps qui sont au centre du texte. Ils expliquent peut-être que les repères habituels du temps linéaire (dates et durées) restent flous : la rencontre entre Socrate et Théétète a eu lieu, selon Euclide, « peu avant la mort » du philosophe, et Théétète était « un adolescent ». Le moment intermédiaire où Euclide a recueilli le témoignage de Socrate sur Théétète est peu précis : « Alors que j'étais venu à Athènes, il raconta... », il y a seulement concomitance avec la première mise par écrit. Puis vient le temps des visites répétées d'Euclide à Socrate, mais combien de temps après ? (« ensuite ») et combien furent-elles ? (« autant de fois que j'en avais le loisir », « chaque fois que j'allais à Athènes »). Tout cela affecte le temps de la rédaction, ou plus exactement celui des rédactions successives. Enfin, l'attente de Terpsion est inscrite dans la durée (« j'ai toujours eu l'intention mais j'ai remis jusqu'ici...»). Le texte pose la question de la mémoire, du meilleur moyen de la constituer et de la transmettre. Socrate a autrefois rapporté à Euclide les propos qu'il avait échangés avec Théétète. Plus tard, Euclide détaille à Terpsion ses efforts pour rendre compte par écrit de ce que lui a confié Socrate. Euclide est donc à double titre un intermédiaire et la parole dont il cherche à rendre compte est doublement médiatisée : elle a été transmise par Socrate avant d'être transmise par lui. La structure du texte permet de souligner la difficulté spécifique d'un tel travail. Plus on s'éloigne de la source, plus la transmission d'une information risque d'être trahison. Euclide retrace devant Terpsion les différentes étapes qu'il a jugées nécessaires pour restituer le moment passé. Pour lui, le travail de mémoire doit s'appuyer sur une enquête qui porte non seulement sur ce dont on se souvient, pour en vérifier l'exactitude, mais aussi sur ce dont on ne se souvient pas, afin de combler compléter un processus de souvenir

par essence défaillant. Ainsi, il lui a fallu interroger Socrate à plusieurs reprises pour espérer faire un compte-rendu aussi précis que possible.

Enfin, le texte met aussi en jeu le rapport de l'oralité et de l'écriture, et en ce sens, il fait écho au *Phèdre*, comme de nombreux candidats l'ont fait remarquer. Mais plus encore que le mythe de Teuth, il évoque ce qui lui fait suite dans le dialogue entre Socrate et Phèdre, et notamment la question de l'écriture comme pérennisation du souvenir : il ne faut pas confier l'important aux « jardins d'Adonis », ce qui revient à « écrire sur l'eau », mais tenter de se constituer, par l'écriture, « un trésor de remémorations », au cas où l'on arrive « à l'oublieuse vieillesse » (276d).

Dans cette thématique, notre texte pose plus précisément la question de la mise par écrit de ce qui est fondamentalement oral. Il s'agit pour Euclide d'être, dans sa transcription, au plus près du dialogue entre Socrate et Théétète, au plus près de la vérité du moment. C'est la raison pour laquelle il efface les marques incidentes du discours direct, qui risqueraient de le transformer en propos rapporté. En s'attachant à saisir par écrit un dialogue en train de se créer, en effaçant tous les éléments de médiation (médiation des locuteurs initiaux, Socrate et Théétète, ou celle de ses propres questions à Socrate), Euclide travaille à abolir le temps. On remarquera que, tout à la fin, la version écrite des entretiens entre Socrate et Théétète sera restituée oralement, par un acte de lecture pris en charge par un jeune esclave. Une troisième modalité est ainsi introduite : non tout à fait la parole vivante (Euclide dit être incapable de faire un récit, διηγῆσασθαι), ni le texte écrit, mais le texte oralisé.

Tous ces jeux réflexifs sur le souvenir, le dialogue et l'écriture aboutissent à proposer une nouvelle voie pour l'éloge. Pour célébrer Théétète, il ne s'agit pas de composer un éloge en forme, par la forme épidiétique topique que Platon connaît bien (comme le prouve la parodie qu'il en donne dans le *Ménexène*). Le véritable éloge emprunte la voie du dialogue, où se rejouent des scènes de la vie – une forme littéraire plus à même de rendre la singularité d'une personnalité et la vérité d'un être.

Ce ne sont là que quelques pistes d'analyse du texte que nous avons proposé cette année. Ce prologue du *Théétète* est d'une très grande subtilité et nous n'attendions pas que les candidats repèrent absolument tous ses enjeux. Nous avons eu le plaisir de lire, dans plusieurs copies, des analyses fines et pertinentes, fondées sur le texte grec. Ce sont là autant de promesses de réussite et de plaisir dans les études littéraires, à l'image, peut-être, de l'avenir que Socrate prédisait au jeune Théétète...